

GAZETTE DES CAMPAGNES

JOURNAL DU CULTIVATEUR ET DU COLON PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

Rédacteur-Propriétaire :

FIRMIN H. PROULX.

L'abonnement peut dater du 1er de chaque mois, ou commencer avec le 1er numéro de l'année. On ne s'abonne pas moins que pour un an. L'avis de discontinuation doit être donné par écrit, au Bureau du soussigné, UN MOIS avant l'expiration de l'année d'abonnement, et les arriérages alors devront avoir été payés; si non, l'abonnement sera censé continuer, malgré même le refus de la Gazette au Bureau de Poste. Tout ce qui concerne la rédaction et l'envoi de correspondances doit être adressé à **FIRMIN H. PROULX, Rédacteur-Propriétaire.**



Gérant

Hector A. Proulx.

Tout ce qui concerne les abonnements à la Gazette des Campagnes et les annonces à être publiées dans ce journal, doit être adressé à **Hector A. Proulx, Gérant.**

ANNONCES

Première insertion 10 centins par ligne
Deuxième insertion, etc.... 3 centins par ligne

Pour annonce à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser tout particulièrement aux cultivateurs pour la vente de terres instruments d'agriculture, etc., etc., trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

ABONNEMENT : } Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première. } ABONNEMENT
\$1 PAR AN } Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité. } \$1 PAR AN

SOMMAIRE.

Revue de la semaine : Bureau de direction de la compagnie du chemin de fer de Témiscouata; construction d'embranchements se reliant à ce chemin de fer.—Nécrologie : L'honorable Jean-Baptiste Rolland, sénateur.

Causerie agricole : Pourquoi l'agriculture ne paie pas; quelles en sont les causes ?

Sujets divers : L'art agricole (Suite) : les phosphates; préparation des os comme engrais.—Rendre une petite ferme payante.—Prairies à rétablir.

Choses et autres : La pépinière de M. Auguste Dupuis, au Village des Aulnaies, comté de l'Islet.—Les blés et les engrais phosphatés.

Recettes : Mastic liquide à froid remplaçant la cire à greffer.—Emploi préparé à la gomme arabique.

REVUE DE LA SEMAINE

Chemin de fer de Témiscouata.—A une assemblée des membres de la compagnie du chemin de fer de Témiscouata, tenu le 22 mars courant, à l'hôtel Saint-Louis, à Québec, on a constitué comme suit le bureau de direction de cette compagnie :

Président—M. A. R. Macdonald;
Vice Président—M. H. Cameron;
Secrétaire—M. C. E. Cream;
Ingénieur en chef—M. Davis;
Ingénieur consultant, M. M. McCarthy.

Directeurs :—MM. G. H. Deschêne, M. P. P., Chs Bertrand, Dr J. Rossignol, J. J. Macdonald, M. McCarthy.

Les autorités de la compagnie ont décidé d'augmenter le capital dans le but de construire des embranchements, entr'autres, un, partant d'un endroit quelconque de la voie du Témiscouata, à l'embouchure de

la rivière St François, jusqu'à la rivière St Jean; un autre, partant d'un endroit quelconque du chemin, près de la station de la Rivière du Loup et se dirigeant vers l'Est du comté, près du chemin Taché, afin de favoriser la colonisation de ce comté.

Nécrologie.

L'HON. M. JEAN-BAPTISTE ROLLAND.

C'est avec un vif et sincère regret que nous avons appris la mort de l'honorable M. Jean-Baptiste Rolland, sénateur pour le collège électoral des Mille-Iles. L'honorable monsieur Rolland a rendu le dernier soupir le 23 mars, à sa résidence de la rue Saint-Denis, Montréal.

Cette mort inattendue a causé une douloureuse surprise dans notre population, car M. Rolland, bien qu'agé de soixante-et-douze ans, promettait, grâce à sa robuste constitution, de vivre de longues années encore. Il est mort, comme il a toujours vécu, en chrétien fervent, entouré de tous les membres de sa famille auxquels il laisse, avec une fortune laborieusement acquise, le plus bel héritage qui se puisse transmettre de père en fils, un nom illustré par la pratique constante de toutes les vertus domestiques et civiques.

M. Rolland est un des exemples les plus frappants d'hommes arrivés par eux-mêmes, ainsi que du succès en affaires. Il vint à Montréal vers le printemps de 1832, n'ayant dans sa poche que vingt-cinq centins, et pour tout bagage une bonne constitution et une volonté indomptable, et à sa mort il est l'un des hommes les plus en vue de la province; tout le monde connaissait son amour pour la chose publique et son esprit de bienfaisance; sa fortune, il la devait entièrement à ses habitudes d'ordre, à son habileté commerciale et à sa vie si honorable.

M. Rolland était le petit-fils de Pierre Rolland, qui vint de France il y a environ un siècle et fils de Pierre Rolland, junior, natif de la paroisse de Verchères, où Jean-Baptiste est né le 2 janvier 1815. Sa mère était madame Euphrasine Donais, de Contre-cœur, et appartenant elle-même à une ancienne famille canadienne-française. Les familles Rolland et Donais ont été pendant une certaine période, les plus riches des paroisses de Verchères et de Contre-cœur; mais le père de M. J. B. Rolland était devenu pauvre par suite de revers de fortune.

Pour revenir à notre sujet, ses parents qui habitaient alors (1828) Saint-Hyacinthe le mirent à l'école de la paroisse. Le premier avril 1832, le jeune Rolland se dirigea sur Montréal,

parcourant à pied 45 milles au milieu des routes les plus accidentées, traversant la rivière Chambly alors qu'elle était encore couverte de glace et pleine de dangers. Aucun obstacle effraya son courage; et, coïncidence remarquable, la première maison à laquelle il s'adressa pour prendre quelques renseignements, fut précisément celle qu'il devait acheter plus tard pour établir ses magasins, rue Saint-Vincent.

En arrivant à Montréal, M. Rolland entra au bureau de la *Minerve* comme apprenti-imprimeur; puis, en 1836 au *Morning Courier* où il travailla pendant quatre ans comme compaiguon typographe.

Pendant les deux ou trois années qui suivirent, M. Rolland s'associa avec M. John Thompson pour établir une imprimerie; et dès le début, la société Rolland-Thompson eut de beaux succès.

En 1842, M. Rolland se sépara de son associé pour se livrer plus spécialement au commerce de la librairie; et l'on sait quels succès étonnants ont couronné ses efforts.

Pendant beaucoup d'années, il a importé un grand nombre de marchandises françaises, allemandes et anglaises, livres, articles de fantaisie, papier en gros, etc.

Désireux de travailler à la grande cause de l'éducation nationale, M. J. B. Rolland publia de bons livres classiques à l'usage des écoles élémentaires. Tous nos écrivains du Canada et en particulier ceux de la province de Québec, trouvèrent toujours crédit auprès de lui pour éditer leurs œuvres; et grâce à lui, grâce aux relations qu'il établit en Europe, l'ancien-Monde apprit que le Canada possédait une littérature qui avait déjà son importance.

En politique, M. Rolland a toujours été franchement conservateur; ses dispositions conciliantes, sa gentillesse lui avaient gagné la sympathie de chacun; et ses adversaires eux-mêmes s'inclinaient devant la loyauté de son caractère.

Peu de citoyens ont, au milieu de la multiplicité de leurs affaires, consacré des soins aussi attentifs que M. J. B. Rolland aux intérêts de la chose publique; peu de citoyens ont été honorés de charges aussi délicates qu'il dut à la confiance de ses concitoyens.

Dans ses jeunes années, M. Rolland s'enrôla dans la milice provinciale, et de sergent devint bientôt capitaine.

Pendant neuf ans, il représenta Montréal-Est au conseil municipal de Montréal, où il déploya beaucoup de dévouement dans les améliorations qui se sont faites alors et depuis; l'embellissement du jardin Viger, entr'autres, est dû en partie à son initiative.

Tour-à-tour il fut président de la chambre des Arts et Manufactures, de la société Saint-Jean-Baptiste, de la société mécanique canadienne française, marguillier de l'Œuvre et Fabrique de la paroisse de Notre-Dame de Montréal, membre de la Commission du Havre et appartenait comme directeur à plusieurs compagnies et associations.

Son activité infatigable l'avait placé à la tête des hardis pionniers de la colonisation dans notre pays, et nous ne pouvons pas proposer à notre jeune génération un plus magnifique exemple de ce que peuvent l'énergie et la volonté unies à l'ordre et à l'économie.

Et à l'appui de notre affirmation, nous n'avons qu'à nous transporter à Saint-Jérôme, où nous trouverons sa fabrique de papier, l'entreprise la plus grande qui ait jamais été tentée par aucun de nos compatriotes et dont les succès ont dépassé les espérances de M. J. B. Rolland, puisque les agrandissements et les augmentations deviennent nécessaires, pour ainsi dire chaque année.

L'on sait que l'honorable M. Rolland avait été nommé sénateur, le 21 octobre dernier, pour le collège électoral des Mille-Îles, en remplacement de feu l'honorable M. L. A. Sénécal.

Il avait été désigné par le gouvernement pour seconder, au sénat, l'adresse en réponse au discours du Trône, mais il tomba malade la veille même de l'ouverture de la session, et il n'avait pu encore prendre son siège ni être assermenté depuis sa nomination.

La famille du regretté défunt voudra bien agréer l'expression de nos plus vives et plus sincères condoléances.—*Le Monde.*

CAUSERIE AGRICOLE

—
 POURQUOI L'AGRICULTURE NE PAYE PAS.
 —

Grand nombre de cultivateurs se plaignent de ce que l'agriculture ne paie pas; nous serions même

porté à le croire en voyant un si grand nombre de nos compatriotes des campagnes quitter la charrue pour se livrer à d'autres occupations en pays étranger. On cherche mille raisons pour justifier cette émigration, sans vouloir avouer que le remède à ce mal se trouve entre nos mains. Si nous faisons un examen de conscience sur nous-mêmes, nous verrions que nous sommes pour ainsi dire coupables du malaise qui existe.

Il n'y a pas à se le cacher, les cultivateurs qui se plaignent de ce que l'agriculture ne paie pas, sont ceux qui voudraient obtenir de bonnes récoltes sans trop de travail, et qui n'apportent qu'une bien faible attention aux différentes opérations de la culture, de même qu'aux soins à donner à leurs animaux; ce sont ceux qui peu satisfaits de ce que leur rapporte la culture de la terre, ne croient mieux faire que de se livrer en même temps à d'autres occupations qui leur font négliger les principaux travaux de la ferme; d'autres encore ne poursuivent qu'une culture routinière, sans s'appliquer à mettre en pratique les moyens de culture perfectionnée qui demandent beaucoup d'attention et un peu plus de travail, mais en définitive procurent de meilleures récoltes qui compensent amplement le surcroît de travail que ces perfectionnements exigent.

Pour obtenir de bonnes récoltes, il faut agir comme celui qui veut se donner le luxe de belles bâtisses; il faut qu'il y consacre beaucoup de travail et même de l'argent. Le moins on donnera de travail à la culture de ses champs, moins les récoltes seront abondantes et le rendement sera de plus en plus faible chaque année jusqu'à ce que la terre soit complètement épuisée.

Avant d'entreprendre les travaux de culture pour une nouvelle année, le cultivateur doit faire un plan des différentes opérations de culture qu'il aura à poursuivre sur sa ferme, et ne pas y dévier en autant que les circonstances le lui permettront. Il doit se pourvoir de tout l'outillage nécessaire à l'exploitation de sa ferme; faire une revue des instruments d'agriculture qu'il possède déjà pour les réparer s'il en est besoin. Il doit s'assurer d'avance du service de la main-d'œuvre nécessaire aux différents travaux, et voir à ce que les attelages ne lui fassent pas défaut pour le temps des labours et de la semence. Avec ces précautions tous les travaux seront faits à temps, de la meilleure manière possible, sans précipitation comme sans encombrement. S'il arrive, par des circonstances incontrôlables, qu'il faille un surplus de main-d'œuvre pour le temps de labours, semence et autres travaux, il faudra y avoir recours afin d'éviter des retards qui pourraient être préjudiciables aux récoltes.

Dans la préparation d'un plan de culture, il importe de se demander s'il n'y aurait pas quelques améliorations à faire subir à telle ou telle culture, afin d'en obtenir le plus grand rendement possible, soit au moyen de tels ou tels travaux, soit par l'addition d'engrais dans une partie de la ferme où ils sont devenus nécessaires. Dissiez-vous dépenser quelques piastres de plus ou un surcroît de travail à la bonne préparation d'un champ, pour le mettre en bon état de culture, cette dépense serait amplement récompensée par un meilleur rendement. Avant de décider sur telle ou telle

amélioration à faire, il importe d'étudier à fond la nature des différents champs de la ferme, prendre connaissance des moyens les plus industriels et les plus laborieux que vos voisins mettent en pratique pour rendre leurs terres plus fertiles que les vôtres, et cela au point de leur faire produire au-delà du double de ce que vous retiriez vous-mêmes.

Pendant les moissons, beaucoup de soins et une sérieuse attention doivent être donnés aux moyens qui puissent assurer le moins de pertes possible non-seulement dans la quantité ou la qualité des récoltes, mais aussi par le temps et le travail exigés pour les différentes récoltes.

Il importe de ne garder sur la ferme que le nombre d'animaux nécessaire à une bonne exploitation. On doit apporter beaucoup de discernement quant au choix de ces animaux et à leur bon entretien. Une sage économie veut que l'on entretienne qu'autant de bestiaux que nous pouvons nourrir largement toute l'année avec le foin et l'herbe que nous récoltons; il ne faut pas avoir un trop grand nombre de bestiaux, car il est très important que les bêtes de la ferme soient bien nourries. Quand on a trop de bestiaux, on n'a que de mauvais bestiaux; c'est immanquable, car les nourritures leur manquent. De mauvais bestiaux, c'est la ruine de toute ferme.

Voyez à ce que tout dans la ferme soit fait avec économie et propreté; que le bon ordre préside à tout. Le gaspillage est la clef de l'insuccès dans une ferme. La moindre perte, soit dans les récoltes, soit dans le temps ou le travail, se traduit au bout de l'année par une perte considérable en argent. Au contraire, les économies que l'on peut réaliser dans le cours de cette même année, nous conduisent au succès.

Le cultivateur qui se plaint que l'agriculture ne paie pas, ne s'occupe guère de préparer d'avance son plan de culture. Ses attelages et ses outils laissent grandement à désirer au temps où il doit commencer ses travaux de culture; il songe alors à réparer ses outils et ses charrues: ce qui lui occasionne une perte considérable de temps au moment où les travaux pressent le plus. Tel il commence au printemps, tel il sera pendant le temps de la moisson. Il essaiera alors à reprendre le temps perdu, en précipitant l'ouvrage: les champs seront mal labourés et hersés, les semences seront faites dans de mauvaises conditions. Sous ces circonstances, que devra-t-il attendre de ses récoltes?

Les travaux de la ferme étant arriérés, ou hors de saison, ce cultivateur laissera ses clôtures à l'abandon, ses animaux détruiront une partie de ses récoltes et ils seront une occasion de dommages pour ses voisins. Ses champs seront infestés de mauvaises herbes qu'ils n'aura pas eu le temps de détruire ou d'arracher. À l'automne, ses étables et ses écuries en mauvais ordre ne suffiront pas pour abriter convenablement ses animaux. Combien d'autres sources de pertes, que nous ne mentionnons pas ici, ce cultivateur se sera attirées par sa propre négligence!

Il n'est pas étonnant que par une pareille conduite, nombre de cultivateurs s'autorisent à répéter que l'agriculture ne paie pas.

Il y a aussi des cultivateurs qui tout en obtenant des récoltes passables, n'ont pas réussi à réaliser aucune économie à la fin de l'année. Ces cultivateurs pourraient en trouver la cause dans le fait qu'ils ont

négligé la surveillance de leur ferme pour se livrer à des occupations qui privaient les ouvriers de la surveillance du maître. Soit que ce cultivateur se fasse commerçant d'animaux, de produits agricoles qu'il porte sur les marchés une ou deux fois la semaine, à profit parfois mais le plus souvent à perte, à la fin de l'année il a perdu les économies qu'il aurait pu autrement réaliser sur sa ferme. Pour justifier sa conduite, il dit que l'agriculture ne paie pas; il vend sa terre pour se livrer au commerce avec plus d'ardeur; et après deux ou trois ans en spéculation souvent hasardeuses, il a dépensé terre et argent. S'il s'en fut tenu uniquement à la culture, il vivrait dans l'aisance.

Le cultivateur doit régler ses dépenses suivant les moyens dont il dispose. Il ne doit pas essayer de suivre l'exemple de son voisin qui a un revenu lui permettant de se donner tout le luxe possible en belles voitures, beaux chevaux, et qui sans nuire à ses propres affaires, peut consacrer quelques jours à des promenades.

Il faut avouer que les cultivateurs qui se plaignent que l'agriculture ne paie pas, ne sont pas ceux qui se rendent strictement compte de la situation dans laquelle ils se trouvent au point de vue des profits qu'ils réalisent sur la ferme comme des pertes qu'ils subissent dans leurs différentes exploitations agricoles. En effet, ceux qui se plaignent marchent en aveugles; ils ne peuvent remédier au côté faible de leur pratique agricole, et voudraient ils le faire ils ne pourraient y remédier. Parce que sans comptabilité, ils ne peuvent savoir quelles sont les opérations qui entraînent des pertes; sans cette comptabilité, il leur est impossible d'établir le doit et avoir de leurs récoltes. Quand on fait de l'agriculture sérieusement, on est frappé de cette nécessité de se rendre compte, de voir clair à tout.

Grand nombre de cultivateurs ne réussissent pas dans l'exploitation d'une ferme, parce qu'ils n'ont pas les qualités requises pour faire un bon cultivateur; ils n'ont ni les connaissances ni l'expérience voulues. Pourvu qu'ils puissent machinalement labourer et ensemer, et qu'ils puissent récolter, leur ambition ne va pas plus loin. Le bon cultivateur sait reconnaître que l'agriculture est à la fois une science qui exige les connaissances les plus variées, un art difficile et une industrie lucrative pour qui sait la diriger convenablement; il sait discerner quand et comment il convient d'opérer pour le faire utilement, c'est-à-dire économiquement; il fait enfin de l'agriculture progressive sans tâtonnements, en s'entourant des lumières de la science agricole.

L'art agricole.

(Suite.)

La potasse a une mission indirecte dans la végétation des plantes. Dans un précédent article, nous avons parlé du vernis qui recouvre les tiges de blé d'Inde et la paille des autres céréales. Nous dirons à présent que cette enveloppe est du véritable verre, dont la base, comme celle de tous les verres, est la silice, une des substances les plus insolubles dans l'eau, bien que ce vernis se répande sur la paille, à l'état liquide. La nature, pour rendre la silice soluble, fait agir un alcali puissant, généralement la potasse.

Si ce vernis n'était pas ainsi rendu utilisable, la tige de blé-d'Inde ou la paille des céréales ne pousserait pas, car la nature ne commencerait pas une tige qu'elle ne pourrait achever. La tige de blé-d'Inde et la paille consommée rendent au sol ce vernis dans une forme profitable pour la prochaine récolte.

Les phosphates—sont avec la potasse un élément indispensable de fertilité qu'une culture négligée peut épuiser dans le sol et qu'il est très difficile de lui restituer. Le phosphore est une substance que les allumettes phosphorées nous ont rendu familière. On le trouve, quoiqu'il est généralement en petites quantités, dans tous les végétaux qui portent des feuilles et des grains. C'est aussi une petite portion de tous les tissus animaux. On ne le trouve jamais dans la nature à l'état naturel. En brûlant, il se combine avec l'oxygène et forme un acide puissant. Cet acide se combine aisément avec toutes les bases et les terres alcalines, et spécialement avec la chaux, pour laquelle il paraît avoir une *affinité* particulière. Ce mot *affinité* exprime la force qui réunit en combinaison des molécules simples ou composées, des corps d'espèces différentes. Cette affinité de l'acide phosphorique pour la chaux explique comment on trouve généralement le phosphore à l'état de phosphate de chaux. Dans ce dernier état, nous le trouvons formant la matière terreuse des os de tous les animaux. On en conclut qu'il doit entrer dans leur nourriture, pour subvenir aux besoins de la croissance chez les jeunes animaux et au renouvellement des tissus chez les adultes. On le trouve dans toutes nos récoltes cultivées, et quoiqu'il y soit en très petite quantité, il n'en est pas moins nécessaire de le fournir au sol, où le grain ne se formerait. Dans les os des animaux, il existe à l'état de phosphate double, c'est-à-dire que chaque partie d'acide phosphorique est combinée avec deux parties de chaux. Sous cette forme il est insoluble dans l'eau et ne peut par conséquent être absorbé par les plantes; mais en traitant les os par l'acide sulfurique, ce dernier dégage une partie de chaux avec laquelle il se combine; il se forme ainsi un phosphate soluble dans l'eau, connu sous le nom de *superphosphate de chaux*. La difficulté de cette préparation et de son prix de revient font généralement préférer l'emploi de la poudre d'os crue. La poudre d'os est dissoute lentement par l'action des pluies, quand celles-ci sont chargées d'acide carbonique, comme le sont généralement nos pluies de l'été. De cette manière, se trouve dissoute la quantité de phosphate suffisante pour fournir aux besoins de la plante. De plus, le superphosphate employé dans un sol contenant de la chaux, attire à lui une partie de chaux et revient à sa forme première de phosphate insoluble. Un mélange de cendres vives et de la poudre d'os rend le phosphate plus soluble. Il existe quelques mines de roches phosphatées; mais les os sont encore la principale source des engrais de cette classe.

Conclusions pratiques.—Ne perdez pas de cendres; vives, et même lessivées, mêlées avec le fumier d'étable, elles ont toujours un bon effet dont la durée est naturellement proportionnée à la quantité employée.

Ramassez et utilisez tous les os que vous pourrez.

Préparation des os comme engrais.—Le traitement des os par l'acide sulfurique, pour la fabrication du sulfate de chaux, présente certaines difficultés qui

peuvent éloigner les cultivateurs de son emploi. Voici une méthode assez simple de dissoudre les os, et qui a en outre l'avantage d'utiliser toutes les matières engraisantes des os:

Faites sécher au four les os pour les rendre plus faciles à réduire. Broyez les, dans un mortier ou un auge, avec un marteau ou un pilon, en morceaux de la grosseur d'une noix, ou plus petits s'il est possible. Prenez une boîte, une barrique, un tonneau, une cuve, ou quelque autre appareil convenable; mettez au fond un lit de cendres de deux pouces d'épaisseur; puis un lit d'os broyés de la même épaisseur, en alternant ainsi jusqu'à ce que le baril soit plein. Agitez-le pour tasser les matériaux, pressez-les, même mouillez légèrement pour former du tout une masse compacte. Versez sur la masse assez d'eau bouillante pour saturer le tout. Introduisez un tube dans le bas de votre baril, avec un seau pour recueillir le liquide qui s'y écoulera graduellement; procédez d'ailleurs comme pour la lessive. Versez ensuite de temps en temps du purin dans votre baril, de manière à le tenir constamment humide. Au bout de quelques semaines, les os deviennent assez mous pour être réduits en pâte avec la main.

Ce moyen est un procédé chimique. L'acide phosphorique, se trouvant en excès dans les os, en rend le phosphate de chaux insoluble, s'unit avec la potasse de la cendre. On a donc du superphosphate de chaux et du phosphate de potasse. En outre l'azote contenu dans les os et les urines concourt à la formation du nitrate de potasse et de carbonate d'ammoniac, tant que l'humidité de la masse retient les gaz. Le produit ainsi obtenu est meilleur que les superphosphates du commerce. Il renferme plus d'azote et contient aussi de la potasse. C'est un engrais à peu près complet, et peut-être le meilleur que l'on puisse fabriquer.

Lorsque les os sont devenus mous, videz le baril, travaillez à la pelle son contenu et remplacez le ensuite dans le baril jusqu'à ce que vous soyez prêts à l'employer. Si la quantité de cet engrais obtenue par un cultivateur n'est pas suffisante pour être employée seule, en le mélangeant avec son fumier d'étable, il augmentera notablement les propriétés fertilisantes de ce dernier.—(A suivre).—D'après l'*Indiana Farmer* et le *Rural Canadian*.—E. CASTEL.

Rendre une petite ferme payante.

Sous ce titre et la signature C. S. Rice, le *Country Gentleman*, journal d'agriculture publié à Albany, contient une étude, dont nous lui laissons la responsabilité, mais qu'il nous a paru intéressant de reproduire à raison de son objet, qui touche à la question laitière, aujourd'hui à l'ordre du jour dans notre province. Cet article renferme une rotation de culture appropriée à l'entretien d'un nombreux troupeau de vaches laitières. Sans doute certaines évaluations paraîtront élevées aux yeux de nos lecteurs, surtout pour notre province. Le calcul du revenu, au taux de 10 par cent est très beau, mais il n'est pas possible d'atteindre ce résultat partout. Une ferme peut encore être payante à moins. Nous serions heureux de recevoir de quelques-uns de nos lecteurs leurs appréciations et leurs critiques sur le programme de M. Rice. La publica-

tion de ces correspondances est très en usage dans la presse des Etats-Unis, et elle nous paraît fort profitable en ce qu'elle fait bénéficier tous les abonnés d'un journal de l'expérience de quelques-uns des plus capables et des plus instruits.

Voici la teneur du travail de M. Rice :

La possibilité de rendre " payante " une petite ferme n'est pas limitée à certains cantons, ni à la culture de grands champs de blé ou de trèfle, ni au beurre coté si haut de vaches Jerseys ; elle n'est pas davantage confinée au jardinage situé dans le voisinage d'une grande ville ou à proximité d'un marché important. Un système de culture mixte, sans fertilité extraordinaire du sol, ni prix élevés des denrées, peut, au moyen d'une rotation convenable et d'une bonne administration, assurer la vie d'une famille, plus une augmentation raisonnable du capital investi.

Supposons une ferme de 50 acres de bonne terre labourable, en dehors des chemins et de l'emplacement des bâtiments, disons 54 acres en tout. Nous divisons ces 50 acres en cinq champs, au moyen de bonnes clôtures. La rotation peut s'établir comme suit :

1er champ.—10 acres. Pommes de terre et blé-d'Inde pour fourrage ; disons quatre acres de pommes de terre et six de blé d'Inde.

2me champ.—10 acres. Avoine, pois et orge mélangés, semés avec 4 pintes de trèfle moyen, 6 pintes de grand trèfle et 6 pintes de mil pour faire une prairie

3me champ.—10 acres. Trèfle pour être coupé avant le 10 juillet et pâturé après le 10 août.

4me champ.—Même que le précédent.

5me champ.—Pâturage.

Cette rotation, dans le nord de l'Etat de New-York, peut donner les rendements suivants :

Pommes de terre.—En quantité suffisante pour la consommation de la famille, plus la semence et pour la vente la moyenne d'environ 60 piastres par acre.

Blé-d'Inde.—Une acre de ce fourrage peut nourrir quatre à cinq vaches pendant six mois, à une ration par jour. Les six acres donneront donc une ration par jour pour seize vaches aisément, depuis le 15 août jusqu'à la fin de l'hiver.

Avoine, pois et orge.—Les dix acres doivent rapporter de 400 à 500 boisseaux de grain, 45 lbs au minimum, bon ou mal an.

Trèfle.—Les deux champs de trèfle donneront, à raison d'une coupe par an, de 40 à 50 tonnes. La limite raisonnable du trèfle est d'environ 2½ tonnes à l'acre. Au-delà, la qualité laisse à désirer.

On devra couper deux acres de trèfle pour donner en vert, une fois en juin et une fois à la fin de juillet. On mettra ces champs en pâturage dès que la seconde pousse aura huit pouces de long. J'ai pratiqué ce mode de pâturage pendant un grand nombre d'années, avec beaucoup de profit pour la laiterie et sans dommage pour les prairies. Il est de beaucoup préférable à celui qui consiste à laisser venir la seconde coupe à maturité. Si le trèfle pouvait donner trois ou quatre coupes, ces coupes répétées seraient aussi bonnes que le pâturage ; mais cela entraînerait beaucoup de dépenses et n'est pas nécessaire, puisque j'ai expérimenté avec succès, pendant 15 ans, le système de pâturage sur ma ferme.

Le 5me champ est en pâturage. Un champ bien fumé et bien ensemencé dru en foin, s'il est en pâturage après une ou deux récoltes en foin, fera deux ou trois fois plus de profit qu'une vieille pâture.

Sur une ferme de 50 acres, on peut avoir comme bétail : Deux bonnes juments poulinières et trois poulains : un de lait, un à l'élevage et l'autre pour la vente ; seize vaches, cinq taures, cinq veaux d'un an et cinq veaux d'élevés chaque année. On peut garder cinq truies pour l'élevage et vendre dix portées de cochons de lait chaque année, ou obtenir la même valeur en engraisant dix cochons de 250 lbs chacun.

Dans cette partie de notre pays, le pacage peut toujours se louer à un taux raisonnable, beaucoup de fermes étant aménagées dans ce but. Les deux poulains les plus vieux et les cinq veaux d'un an pourront être ainsi mis en pacage pour \$35 pendant la saison.

Pour la culture mixte, je regarde comme préférables les vaches Holsteins croisées, pourvu qu'elles appartiennent à une bonne famille beurrière.

Sous la rotation qui précède, une bonne ferme devra permettre de réaliser :

Beurre de 16 vaches, à \$50 chacune (f f).....	\$800
Quatre acres de pommes de terre, \$60 chaque....	240
Soixante et quinze cochons de lait, de 5 à 6 semaines, \$2.50 chaque.....	187
Poulain de 3 ans.....	140
Cinq génisses ou vaches vendues au printemps, \$32 chaque.....	160

Total de vente.....\$1527

Comme il y a toujours beaucoup de cultivateurs qui n'élèvent eux-mêmes ni leurs cochons, ni leurs vaches, ni leurs chevaux, on aura donc chez les voisins un marché toujours ouvert pour le bétail.

Le grain récolté devra suffire à l'attelage et aux poulains ; peut-être au delà. On peut acheter du grain pour les vaches et les porcs. Les dix acres de pâture, dont il a été parlé, seront loin de suffire aux seize vaches laitières ; il sera nécessaire de couper deux ou trois acres de trèfle, peut-être un acre de pois et d'avoine, et un peu de blé-d'Inde pour faire manger en vert.

Quarante tonnes de foin pourront être mises en réserve pour être employées pendant l'hiver ; avec la ration quotidienne, cette quantité de foin sera largement suffisante pour le bétail ci-dessus. Si les terres ne conviennent pas pour les pommes de terre, le champ No. 1 pourrait être ensemencé en entier en blé-d'Inde, et on pourrait alors garder plus de vaches. Les ventes seraient à peu près les mêmes.

Un de nos correspondants nous fait remarquer que la semence de foin peut manquer. C'est vrai ; mais cela ne nous est jamais arrivé pendant notre pratique de quinze ans, et cela n'arrivera pas sur une ferme bien fumée et bien labourée. Un autre correspondant nous écrit qu'avortement parmi ses vaches a ruiné ses espérances. Ma vacherie a compté jusqu'à soixante vaches, et trente ans d'expérience à cet égard ne m'ont fait connaître qu'un seul cas où il fut nécessaire de réformer la vache pour cause de stérilité.

Mes vaches Holsteins ont été quelquefois victimes de cet accident, mais leurs qualités laitières sont telles que la perte en résultant a été relativement légère.

On doit compter pour les dépenses de la ferme :

Gage des employés.....	\$200
Achat de nourriture et de farine.....	200
Pacage	45
Forgeron, maréchal, meunier et assurance.....	50
Semences de trèfle, fourrage et blé-d'Inde.....	30
Total des dépenses de la ferme..	525
Total des ventes.....	1527
Balance.....	\$1002

Les œufs, les poulets, le lait, le beurre, la viande, les pommes de terre, le miel, les petits fruits et les légumes du jardin peuvent tous être tirés de cette petite ferme. Si le propriétaire n'est pas en état de faire de gros travaux, quelques essais d'abeilles et une demi-acre de jardin lui fourniront les moyens de prendre un engagé de plus.

Sur le profit de mille piastres ci-après établi, que pourra-t-il être économisé ? Cela dépend de la condition, des habitudes ou dépenses de la famille. Il n'y a aucun danger à affirmer qu'un jeune homme actif, avec une petite famille, peut, par une bonne administration, économiser dix par cent du capital investi dans la ferme et le bétail, calculé à raison de \$100 par arpent, tout compris. Dans les chiffres ci-dessus il n'y a point de culture spéciale, et cette ferme ne demande aucune connaissance particulière. Il suffit de savoir tirer avantageusement parti de tout sur la ferme, par un travail constant et de l'économie. Dans ces conditions, le succès est à la portée de tous — E. CASTEL.

Prairies à rétablir.

Il arrive souvent que, pour les prairies que l'on veut rétablir, l'ensemencement est abandonné à la nature, et l'on se contente d'y mettre un peu de trèfle. Il est pourtant facile de comprendre qu'en laissant au hasard un soin qu'il serait si facile de prendre soi-même, on nuit considérablement à ses intérêts. La grande difficulté ici, c'est que les cultivateurs, en général, ne connaissent pas eux-mêmes les noms des herbes les plus convenables dont ils devraient se procurer les semences. C'est là une lacune qu'il serait à la fois très nécessaire et très facile de combler et sur laquelle nous avons souvent attiré l'attention des lecteurs de la *Gazette des Campagnes*.

Un cultivateur qui a rompu ou qui veut rompre une prairie pour la remettre en prairie, ou tout autre sol dont il veut faire une pâture naturelle, doit l'ensemencer avec les meilleures graines qui puissent convenir à son sol.

Les ensemencements de prairies se font trop souvent, dans beaucoup de fermes, avec des résidus que l'on se contente de prendre dans les fenils. Ces graines, on le sait cependant, sont mêlées d'une foule d'autres graines provenant de mauvaises herbes, qui prennent bientôt le dessus sur les bonnes graminées fourragères. Le plus souvent on agit ainsi par mesquine économie sans s'occuper des fatals résultats que cette pratique peut entraîner. Au lieu de ces détritus, il vaut infiniment mieux, il est même de rigueur de se procurer de bonnes graines, soit par l'entremise des cercles agricoles ou de nos sociétés d'agriculture, ou de les acheter chez un grainier honnête. Si on l'aime mieux, on composera soi-même sa

semence, en choisissant dans une bonne prairie les graines mûres des graminées qu'on désire multiplier.

Ces derniers mots, *qu'on désire multiplier*, indiquent qu'il n'est pas indifférent de semer dans une prairie tous les genres de graminées pour servir à la création d'une prairie. Les uns préfèrent une terre grasse (argile); les autres un sol sec ou sablonneux; d'autres encore, une terre humide ou même inondée temporairement. Le cultivateur instruit qui cherche un produit, sait qu'il existe un rapport intime entre la nature du sol et les plantes qu'on y introduit. A une prairie humide, il ne fera pas donner des graminées à sol sec ou siliceux; à une prairie à sous-sol tourbeux, des herbes à exigences calcaires ou marneuses. Chacune de ces terres demande, pour donner son plus haut prix, une nature de graminées différentes. Il faut savoir les distinguer pour qu'elles puissent répondre au but que l'on veut atteindre.

Si un cultivateur n'a ni l'instruction pratique, ni l'instruction théorique nécessaires pour choisir les graines des plantes qu'il lui sera plus avantageux de produire, et pour toutes autres questions agricoles qui peuvent se présenter, comment se tirera-t-il d'embaras ? Rien de plus facile pour lui, s'il veut s'en donner la peine; il lui suffit de recourir aux lumières de ceux qui s'y connaissent dans l'aménagement d'une prairie; il suffit de fréquenter les réunions des cercles agricoles où ces questions sont discutées et approfondies; il suffit d'appartenir à une société d'agriculture où les directeurs font eux-mêmes l'achat de graines fourragères pour en faire la distribution aux membres d'une telle société. Ces sociétés n'ont été créées et constituées que pour aider au progrès, pour éclairer les cultivateurs sur leurs véritables intérêts agricoles et leur donner des conseils dont ils ont besoin.

Le cultivateur qui ne peut accomplir convenablement son projet, s'agit-il d'apporter sur sa ferme quelques perfectionnements, comme d'améliorer ses prairies, peut s'adresser aux directeurs d'un cercle agricole et d'une société d'agriculture, et leur soumettre ses embarras; ces directeurs, quand ils connaîtront la nature du sol à ensemer et sa situation, donneront très certainement une réponse satisfaisante à la demande qui leur aura été soumise, et ils rendront ce bon service avec empressement. Malheureusement on a des sociétés d'agriculture à sa disposition et on ne sait pas y recourir; on croit qu'elles ne sont créées que pour célébrer une fête annuelle, par une exhibition de produits.

Il y a encore, pour le cultivateur, un autre moyen de se renseigner: c'est de regarder autour de soi, dans sa paroisse, et de chercher le cultivateur le plus entendu en agriculture et d'aller le consulter; nulle doute que celui-ci ne réponde immédiatement et avec la plus grande bienveillance, car nous savons que la fraternité doit être et soit plus développée, plus générale ailleurs que parmi les cultivateurs; il ne faut donc que vouloir et chercher les conseils pour les obtenir.

En attendant qu'on mette ces procédés fort simples en pratique, nous pouvons dire avec assurance que, s'il y a des cultivateurs qui commettent des fautes en agriculture, c'est qu'ils le veulent bien. Qu'on prenne la résolution de ne faire une chose à sa tête quand on

ne sait pas comment s'y prendre; qu'on aille consulter, que l'on reçoive même un journal d'agriculture, et l'on ne manquera pas de bons avis.

Choses et autres.

Pépinière de M. Auguste Dupuis, Village des Aulnaies, P. Q.— Tout voyageur qui passe à St Roch des Aulnaies, dans les mois de juillet et d'août, peut admirer dans le "village du moulin," à une petite distance du fleuve, une des plus belles pépinières qu'il y ait dans la province. C'est un petit paradis terrestre où se trouvent réunies, de chaque côté de longues allées, des massifs d'arbres exotiques, d'arbres fruitiers et d'ornement de toutes sortes, de grands parterres de plantes à baies comprenant les plus belles variétés, et dont les fruits atteignent une grosseur quasi phénoménale, de plants d'arbustes à fleurs, etc., etc.

Dans tout cet ensemble artistement classé et groupé, on admire, parmi les arbres d'ornement, le maronnier d'Inde avec ses larges feuilles et ses belles touffes coniques de fleurs blanches; le "bouleau pleureur" avec ses gracieuses folioles finement découpées; le tulipier, dont la feuille est incomparable de forme et de nuance; le peuplier argenté; le cormier; les saules pleureurs, les plus magnifiques variétés d'arbres pour orner les tombeaux; et une foule d'autres encore, d'une beauté admirable.

Parmi les arbustes à fleur, rien n'est plus coquet ni plus gracieux que celui appelé "Boule de neige" (*Viburnum opulus*); on admire aussi le chevrefeuille de Tartarie, l'*Hydrangea grandiflora*, arbuste exotique qui résiste bien à notre climat, le seringa, l'*Epine-vinette* à feuillage pourpre, etc., etc.

Les variétés d'arbres fruitiers sont aussi fort remarquables et pour la qualité et pour le choix.

D'ailleurs, à l'exposition provinciale de l'automne dernier, tout le monde a pu juger de visu les incomparables produits comme fruits, fleurs, plants d'ornements, etc., de la pépinière dont nous parlons, dans les tentes de M. Auguste Dupuis, le propriétaire.

M. Dupuis offre tous les avantages possibles aux acheteurs et vend des arbres fruitiers et d'ornements, blé de semence etc., à des prix très modérés. Chacun peut en juger par ses catalogues, qu'il envoie *gratis* sur demande.—*L'Electeur*.

Le blé et les engrais phosphatés.—Une plante épuise le sol bien moins par ce qu'elle lui prend que par ce qu'elle ne lui rend pas.

A ce titre, le blé est une des plantes les plus épuisantes, car, du blé, la paille seule retourne au sol, tandis que le grain sort de la ferme, emportant avec lui plus de la moitié de l'acide phosphorique et les deux tiers de l'azote assimilé par la plante entière.

Pour l'azote, le déficit peut être réparé par l'air, le blé puisant dans l'atmosphère une partie de cette substance; mais l'enlèvement de l'acide phosphorique par le grain est une perte sèche qui ne peut être réparée que par les engrais.

Sans doute, il n'y a pas que de la paille dans le fumier de ferme; les déjections des animaux y ajoutent leur contingent de phosphate, mais ce phosphate a été soustrait lui-même au domaine par les fourrages qui nourrissent le bétail: si bien que l'acide phosphorique demandé aux déjections des animaux, pour compléter la teneur insuffisante de la litière fournie par une partie du domaine, est pris à l'autre partie, c'est-à-dire à la prairie. On découvre saint Pierre pour couvrir saint Paul; le déficit n'en existe pas moins, et se perpétue de sole de blé en sole de blé, depuis des siècles, dans nos terres à céréales.

Il ne faut pas s'étonner des effets si remarquables obtenus, depuis quelques années, sur le blé avec les engrais riches en phosphate.

Il y a longtemps qu'en Angleterre et aux Etats-Unis on applique au maintien et à l'accroissement des rendements en blé l'acide phosphorique du commerce à l'état de superphosphate de chaux.

Les superphosphates fabriqués avec les poudres d'os et les phosphates d'os dégelatinés sont les plus riches.

Ces produits, la betterave les réclame aussi bien que le blé, sans nul doute, mais la terre à grains doit en être plus avide.

RECETTES

Mastic liquide à froid remplaçant la cire à greffer.

Il arrive assez souvent que l'on ne réussit pas dans la greffe des arbres fruitiers, dans l'impossibilité où l'on est parfois de

se procurer de la bonne cire à greffer. Nous pensons être utile à nos lecteurs en leur indiquant une composition qu'ils pourront fabriquer eux-mêmes en peu de temps et avec peu de dépenses.

Pour préparer le mastic à froid, on prend: Une partie en poids d'alcool ou *whiskey*, et cinq parties de résine, la plus grosse possible. On chauffe la résine très lentement, et seulement assez pour la rendre fluide; puis on verse peu à peu l'alcool en ayant soin de remuer continuellement. Cette composition reste suffisamment molle pour pouvoir être employée sans aucune préparation, et elle remplace très avantageusement les cires à greffer, solides à la température ordinaire.

Emploi préparé à la gomme arabique.

Prenez deux onces de belle gomme arabique, réduisez-la en poudre que vous déposerez dans un pot et sur lequel vous jetterez une chopine d'eau bouillante, couvrez le pot et laissez ainsi douze heures, après quoi, vous mettez le liquide dans une bouteille que vous aurez le soin de bien boucher. Une cuillerée de ce liquide par chopine d'emploi suffit pour donner au linge toute la beauté du linge neuf, particulièrement pour les collets et les devants de chemises.

Blé de semence

Reçu directement de

MANITOBA

Variété la plus productive.

C'est un blé d'avance, très net et de terre forte.

PRIX PAR SAC DE 120 LIVRES: \$3.25, livrable à la station St Roch.

Les secrétaires des sociétés d'agriculture sont priés de correspondre.

Quelques sacs de BLÉ DE LA MER NOIRE à vendre.

AUGUSTE DUPUIS,

Village des Aulnaies,

Comté de l'Islet, P. Q.

☞ Catalogues d'arbres fruitiers et d'ornement envoyés gratis sur demande.

29 mars 1888.—2

AVIS.

Je soussigné informe qu'à l'avenir je ne serai responsable d'aucune dette contractée en mon nom chez les marchands ou ailleurs, sans une autorisation par écrit ou verbale de ma part.

DANIEL LEBEL, cultivateur,

Ste Anne de la Pocatière.

Ste Anne de la Pocatière, 29 mars 1888.—4

Ferme-modèle du Collège de Ste-Anne.

A vendre à la ferme-modèle du Collège de Ste-Anne: Veaux Ayrshires, avec ou sans pedigree. S'adresser à

JOSEPH ROY, Chef de pratique.

29 mars 1888.

A VENDRE

BETAIL AYRSHIRE,

COCHONS BERKSHIRES,

VOLAILLES PLYMOUTH ROCK

S'adresser à

M. LOUIS BEAUBIEN,

16, Rue St Jacques, MONTREAL

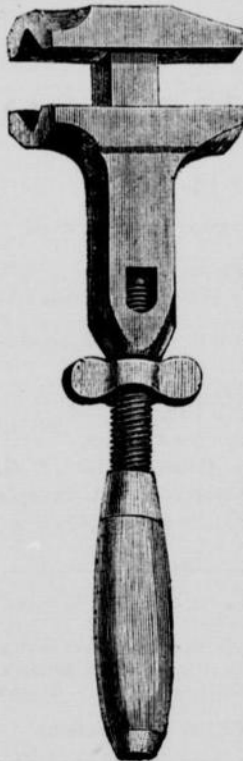
Avis aux fabricants de sucre d'érable.

Le soussigné offre en vente deux mille chaudières à sucre, faites en fer blanc de première qualité, avec couvert; ce qui est de la plus grande importance, puisque convertes, on empêche la neige, la pluie, les feuilles, les bouts de branches, etc., et toutes autres matières nuisibles de tomber dans les chaudières. Au moyen de ces chaudières et autres soins de fabrication, le soussigné a toujours obtenu pour son sucre le premier prix aux expositions agricoles du comté de Kamouraska. Ces chaudières, en très bon ordre, seront vendues à bas prix et livrables immédiatement à la Station de Ste Hélène.

S'adresser à

JOSEPH ROY, à
Ste Hélène de Kamouraska, P. Q.

22 mars 1888.—



INSTRUMENT UTILE AUX CULTIVATEURS.

Wrench, marteau et hache à la fois.

A vendre par le soussigné, un wrench auquel peut être adapté une hache ou un marteau, suivant le besoin. Ce wrench peut dévisser tous les écrous, ronds ou carrés, quelqu'en soit la grosseur, des instruments d'agriculture, voitures, etc. Deux morceaux, marteau et hache, qui ne figurent pas dans la vignette, accompagnent ce wrench et peuvent être adaptés à cet instrument, au besoin. C'est un instrument indispensable aux propriétaires d'instruments d'agriculture, de même qu'aux voyageurs.

Le soussigné expédiera par la malle, franc de port, ce wrench, avec marteau et hache, au prix de **75 cts.**, à ceux qui en feront la demande.

HECTOR A. PROULX,
Bureau de la Gazette des Campagnes.

A VENDRE

GRAINES DE TABAC, (Récolte de 1887.)

Petit Canadien	}	25 cts paquet.	50 cts once.
" Havane ou Tabac Canelle				
White burley	(tabac blanc)	35 cts	"	75 cts "
Kentucky	(tabac brun)	35 cts	"	75 cts "
Connecticut seed leaf	"	25 cts	"	50 cts "

Toutes les commandes par la malle doivent être accompagnées d'argent ou timbre-poste de 1, 2 ou 3 centins.

M. Foucher prendra aussi des contrats pour fournir aux marchands n'importe quelle quantité de tabac en feuilles.

Adressez : "PLANTATION FOUCHER"
St Jacques de l'Acadian,
Comté Montcalm.

9 février 1888.—

CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

1887---Arrangement pour la saison d'hiver--1888.

Le et après lundi, 28 novembre 1887, les trains de ce chemin partiront de la Station de Ste Anne (le dimanche excepté) comme suit :

Pour Lévis.....	24.35
Pour Halifax et St-Jean.....	10.38
Pour Lévis.....	9.50
Pour Lévis.....	15.10
Pour la Rivière-du-Loup.....	15.50
Pour la Rivière-du-Loup.....	22.32

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est.

D. POTTINGER, Surtendant en chef

Bureau du chemin de fer,

Moncton, N. Bk., 26 novembre 1887.

NOUVELLE INVENTION



Pas de Mal de Dos.
Facile à Manier.
7 cordes et 7/8 de hêtre ont été sciées par un homme, en 9 heures de temps. Des centaines de personnes ont scié de 5 à 6 cordes chaque jour. C'est "exactement" ce dont chaque fermier et bûcheron a besoin. Le premier ordre dans votre voisinage vous assurera l'agence. Pas de droit à payer, nous fabriquons dans le Canada. Ecrivez, pour avoir le Catalogue Illustré, envoyé GRATIS à tous.
Address FOLDING SAWING MACHINE CO., 808 to 811 S. Canal St., Chicago, Ill.

16 février 1888.—10

Ferme St-Gabriel

J. ISRAEL TARTE & FRERE

—)ooo(—

Cette exploitation agricole a obtenu, à la dernière exposition provinciale :

- I. Un diplôme pour le meilleur troupeau de vaches canadiennes.
- II. Le premier prix pour la meilleure vache laitière canadienne de quatre ans et plus.
- III. Le premier prix pour la meilleure taure canadienne de trois ans.
- IV. Le premier prix pour la meilleure génisse canadienne.
- V. Le premier prix pour la meilleure génisse au-dessus de six mois.
- VI. Le premier prix pour le meilleur taureau canadien de trois ans.
- VII. Le premier prix pour le meilleur taureau canadien de tout âge.
- VIII. Le second prix dans la classe des taureaux Jersey pur sang, au-dessus de quatre ans.
- IX. Le second prix dans la classe des taureaux canadiens d'un an.

SPÉCIALITÉ—Elevage du bétail Canadien en vue de la production du beurre.

A vendre, en ce moment, un TAUREAU JERSEY, GENISSES et TAUREAU de l'an dernier, quelques VEAUX du printemps mâles et femelles.

3 novembre 1887.